

Ce qui est à César

Autor(en): **Réhaut, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **18 (1950)**

Heft 6

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce qui est à César

Par Claude Réhaut

Bar du Faubourg Montmartre, bar stupide et banal, fréquenté par toute la faune nocturne de ce coin de la Capitale . . . bar ordinaire et terne, où semblent se réunir, pour fabriquer une ambiance, tous les ennuis quotidiens du boulevard, toutes les sensualités ratées des chercheurs et chercheuses d'aventures troubles, tous les trafics plus ou moins louches des spéculateurs aux lèvres épaisses, au nez fort, aux cheveux noirs-bleus, à l'accent «pas très parisien» . . .

J'attends dans ce bar . . . J'attends un monsieur que je connais à peine . . . Un monsieur très bien, comme dit ma concierge lorsqu'elle parle du caissier du Crédit Lyonnais qui loge au troisième étage, parce qu'il porte un complet austère et bien coupé, une cravate noire triste à mourir, et des souliers comme en créent les établissements PILLOT depuis un demi-siècle, c'est-à-dire, des souliers moroses, sans fantaisie, assez solides mais d'une banalité navrante . . .

A la table qui se frotte à la mienne comme les goelettes se frottent aux quais noircis des ports, trois prostituées, fanées, enlaidies par les vicissitudes d'une vie d'amour rémunéré, marquées par les nuits sans sommeil noyées d'alcool et les jours sans joie endoloris de piqûres de penniciline, se contentent leurs malheurs, leurs difficultés, leurs déboires professionnels . . .

— Oui, ma vieille . . . Il était fou . . . complètement fou . . .

— Si tu m'en avais parlé, je t'aurais prévenue . . . Tu penses, tout le bitume en parle . . . Même qu'il a dans son portefeuille des ordonnances d'un psychiâtre . . .

— Moi, je ne «fais» pas le portefeuille de mes clients . . .

— Avec ça . . . Tu t'en gènes, peut-être . . . Souviens-toi du grand Léon . . .

— Bien sûr . . . C'était un mec; ça lui a donné une leçon . . .

— Une leçon? . . . C'est toi qui l'as reçue, la leçon . . . sous forme d'une râclée «maison» qui t'a épargné des frais considérables . . .

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— T'as pas acheté de bleu pour tes yeux pendant quinze jours, ma belle! . . .

— En tout cas, ça me regarde . . . Pour en finir, il était réellement fou; non mais, rendez-vous compte: il m'a payé d'avance, et puis . . .

— Et puis? . . .

— Il a sorti son «joujou», un petit six trente-cinq bien sympathique, à l'oeil noir, au canon prometteur . . .

J'sais pas si t'as le canon prometteur, mais pour ce qui est de l'oeil noir . . . Le grand Léon t'avait travestie en six trente-cinq . . .

Ah! . . . Ah! . . .

— Suffit, avec le grand Léon! . . . J'vous finis mon histoire . . .

J'écoute distraitement les propos vulgaires de ces marchandes d'amour . . . L'amour! . . . Le petit plongeur qui se meut derrière le comptoir d'étain jette un regard malicieux dans la direction de ma table . . .

Se doute-t-il que je pense à l'amour? Non, certainement pas... Et lui, que pense-t-il de l'amour?... En ce moment, il songe surtout à ce fait encourageant que sa nuit de travail tire à sa fin et qu'il va réintégrer bientôt le domicile paternel ou conjugal, pour y dormir abondamment... ou pour y faire l'amour... lui aussi... peut-être...

Ainsi tout revient donc à cela dans ma tête... L'amour... Et pourtant, ils me l'ont enlevé, ils me l'ont tué, mon amour... Tous autant qu'ils sont, les amis, les amies, les relations d'affaires, les relations inutiles, les relations de politesse, tous autant qu'ils sont. Justement parce-qu'ils sentaient, parce-qu'ils comprenaient que pour le première fois c'était d'amour que j'aimais... Alors, comme il leur fallait m'accaparer chaque jour un peu plus, l'un pour lui donner le réconfort dont il a besoin pour garder le courage de vivre, l'autre pour lui prêter les cinquante francs qui lui manquent pour terminer sa semaine dans la quiétude d'un équilibre normal de son budget endommagée, l'une pour lui offrir la sadique et ridicule aumône de ma main dans la sienne, de ma jeune main dans la sienne, vieille, déjà froide, sa vieille main dans laquelle se devine la camarade prochaine..., l'autre pour lui déclamer les chansons ou poèmes derniers-nés de mon inspiration tourmentée, etc. etc... Ils ont tout tenté pour que se brise la merveilleuse lame de cet amour, sur le rocher gluant de leur égoïsme... Et la vie a fait le reste... Ainsi, ce soir, attendant un «Monsieur bien», écoutant bavarder les péripatéticiennes, regardant le plongeur, guettant la porte d'entrée du bar, je pense à mon amour... Et je sais... je sais désespérément, sûrement, infailliblement, que je ne verrai plus les deux grands yeux de biche aux abois, les fines lèvres qui donnaient aux miennes le baiser du bonheur, les deux bras forts qui m'étreignaient avec violence et douceur tout à la fois... et comme je sais tout cela, je souris sans gaieté, je pleure sans larmes, je prie sans que se joignent mes mains.

Alors, que faire? Retourner à cette déprimante vie d'aventures, abandonnée quelques mois auparavant, dès l'apparition de l'amour?... Pourquoi pas? A défaut d'apaisement, quelques sordides «couchages» m'apporteront peut-être un peu d'oubli, ou du moins... un peu de trêve...

Le «Monsieur bien» vient d'entrer... Il est radieux dès qu'il s'aperçoit que je suis là; il s'attendait visiblement à ce que l'on nomme parisiennement un «Lapin».

— Bonsoir, il y a longtemps que vous êtes ici?

— Oui, une demi-heure, à peu près... Bonsoir...

Le Monsieur en question n'est à coup sûr pas très original; je connais très peu de gens capables de dire quelque parole intéressante en guise de «Bonjour» ou de «Bonsoir». Le grand troupeau banal des retardataires amoureux ou non, affairés ou non, a la détestable habitude de se présenter en disant: «Il y a longtemps que vous êtes ici?»

Et pareillement, le grand troupeau banal des «mangeurs de lapin» ou des éternels «Exacts au rendez-vous» a la ridicule habitude de répondre inmanquablement, timidement: «Pensez-vous, j'arrive à l'instant-même».

Eh bien moi, j'ai dissimulé dans mes poches ma timidité et mon humaine hypocrisie, et j'ai dit à ce monsieur que je l'attendais depuis une demi-heure, tout bonnement, tout simplement, au nom de mon amour de la vérité, toute nue, dépouillée d'artifices, mais peut-être pas

dépouillée complètement, par contre, de cette légère coquetterie qui subsiste en moi et qui consiste à parler sans ménagement aucun, afin d'avoir l'air «sûr de soi»

Il importe pour moi de mentionner ici le prénom de mon interlocuteur, car il me semble un peu monotone d'en parler sous le nom du «Monsieur bien» tout au long de cette nouvelle. Il se prénomme Marcel, est couturier, est venu deux fois m'entendre chanter dans le petit cabaret des Champs-Élysées où j'évolue chaque soir, non sans succès, dois-je avouer sans simplicité . . . d'ailleurs, ma modestie s'en est allée rejoindre timidité et hypocrisie dans le fond de ma poche . . . Marcel m'a téléphoné ce soir, me priant d'accepter de prendre un verre avec lui dès mon tour de chant terminé, me disant qu'il était «Garçon» occasionnellement aujourd'hui et qu'il aurait grand plaisir à bavarder avec moi . . .

Je suis actuellement l'être le plus malheureux qui puisse exister, parce-que mes amis se sont travestis en geoliers, parce-que je respecte leurs sentiments avec un tact qu'ils n'ont jamais eu à l'égard des miens, parce-que j'écris beaucoup de nouvelles chansons et dors très peu, enfin parce-que, faut-il en parler encore . . . Pourquoi pas? . . . Parce-que, dis-je, mon amour a compris tout cela, tout cela et autre chose, celle-ci, par exemple: tous ces gens qui m'entourent, toutes ces chansons qui m'inspirant, tous ces applaudissements qui me grisent, sont autant d'obstacles à notre aventure . . . Alors, comme je ne puis rien sacrifier pour lui se rapportant à mon métier, et comme d'autre part je l'aime, il m'a fallu choisir . . . Je n'ai pas pu . . . C'est lui qui a choisi . . . Résultat: nous souffrons tous deux, sans aucun espoir de remède possible, et après une grande dépression nerveuse, me voici prêt à entreprendre une longue et profitable cure d'oubli. C'est pourquoi je n'ai pas trouvé utile de refuser le verre offert par Marcel . . . Cela lui fait plaisir . . . Moi? . . . Cela m'occupe . . .

Mais voilà, cet instant, sans être génial, mon nouveau compagnon ne l'est pas — eut pu être charmant si Marcel n'en arrivait pas là où en arrivent tous ceux et toutes celles qui n'offrent un cognac ou un gyn que dans la mesure du désir «désintéressé» (?) . . . qui les inspire, c'est-à-dire à cette phrase lourde de sens:

— Voulez-vous visiter mon «Home»? J'ai quelques belles brochures que je vous montrerai volontiers . . . si toutefois cela intéresse le jeune poète et le talentueux chanteur que vous êtes . . .

Visiter son «Home» . . . Visiter son «Home» . . . Ce pauvre Marcel s'imagine naïvement que deux ou trois livres élégants, que j'ai certainement lus d'ailleurs, expliqueront cette intrusion en son «Chez lui», intrusion de laquelle il espère certainement bien d'autres joies que celle de la lecture ou de la conversation dans le domaine de l'art . . . Marcel n'est pas spécialement joli garçon, pas laid non plus . . . C'est bien là ce que je lui reproche . . . Si seulement il était laid, laid à écoeurer, laid à faire peur, enfin laid à produire quelque chose, émoi ou dégoût, mais quelque chose . . . Au lieu de cela, les trente-cinq ans du pauvre garçon ne possèdent qu'une dose massive et décevante de quelconque . . .

Je n'ai donc nulle envie de visiter ce «Home» à une telle heure tardive . . . Mais pourquoi suis-je assez sot, assez faible, assez lâche pour accepter tout-de-même de l'accompagner? Suis-je bon au point d'of-

frir ma présence à un «insignifiant», uniquement par charité, comme on jette négligemment un billet de vingt francs dans la timballe de fer rouillé d'un aveugle au coin d'une rue? . . . Non; mon cas est beaucoup plus sérieux, beaucoup plus grave . . . Je n'ai plus de réactions, plus d'énergie, plus rien, qu'un perpétuel besoin de calme, de quiétude, un perpétuel désir de ne contrarier personne . . .

Voilà donc ce qu'il faut attendre d'un chagrin d'amour? . . . Qu'importe, je sais que dans quelque temps je serai devenu un philosophe, un «monsieur qui s'en fout», un «garçon fort»; ils l'auront voulu tous . . .

Ils ont commencé par éliminer de mon entourage immédiat l'être que j'aime, à coups de perfidies, de bavardages suspects, d'indirectes attaques. Puis, au nom de mon métier, de «la chanson», on m'a conseillé de réduire les sorties, de cesser la fréquentation des bars, enfin, ceux qui aiment à m'entendre chanter, ceux qui désirent me voir heureux, ceux . . . Ceux qui se servent de ma voix pour recevoir des louanges, ceux qui me confectionnent une prison avec les multiples barreaux de leur égoïsme pour préserver ma «liberté», ceux qui m'épargnent la fatigue physique d'une joie sexuelle ou cérébrale en compagnie d'un être que je désire, avec l'espoir de m'offrir bientôt, très bientôt, le délassement inestimable de leurs yeux, de leurs bras, de leur lit . . . et du reste . . . Oh, Chanson, Oh, Poésie . . . Que de chantages sont commis en vos noms . . . A présent ils se jalourent l'un l'autre, et tentent de s'éliminer mutuellement . . . Malheureusement j'ai tout compris, et comme chaque jour je les méprise davantage, je suis en possibilité d'affirmer que dans quelque temps, plus rien ne pourra toucher mon cœur ni mon âme . . . exception faite des yeux de ma mère, du regard de mon père, de la tendresse d'un bon copain, de l'amour décapité de celui que je ne vois plus . . .

Et voilà comment tous ces gens qui n'ont jamais pu bâtir le moindre édifice solide de leurs dix doigts, ont pu, tout en préservant leur paresse infinie, leur désir vain et illégitime, fabriquer un philosophe, un «presqu'heureux», un «optimiste du pessimisme».

Pourquoi et comment expliquer tout cela au médiocre, au stupide Marcel qui pose sur moi son regard animé de l'expression terne et sans originalité de l'homme désireux de jouir, de posséder . . .

Il est parti travailler à sa maison de couture sans me réveiller, sans me dire «Au revoir», me laissant ses clefs afin que je les glisse en m'en allant sous le paillason de sa porte d'entrée . . . Déçu, certainement, très déçu . . . Et pourtant . . . Que pouvais-je faire d'autre? Pauvre Garçon! . . . Pauvre garçon! . . . Mais qui est un pauvre garçon, lui ou moi? . . . Moi, sans aucun doute . . . Moi dont le corps était cette nuit aussi ému que le sien, moi dont les sens étaient aussi exacerbés que les siens, moi . . . dont le cerveau hélas pensait à autre chose, à quelqu'un d'autre, plutôt . . . moi qui . . .

Il m'a demandé ce qui se passait:

— Mais qu'as-tu? Ca ne va pas? Tu es fatigué? . . .

— Non, mais non, Marcel, je ne suis pas fatigué . . . J'ai cru, simplement, j'ai cru . . .

— Tu as cru quoi?

— Oh, tu ne pourrais pas comprendre... J'ai cru que je pourrais l'oublier...

— Qui?

— Qui?... Lui, lui, avec des lettres majuscules, lui, sans plus... Que cela te suffise... Je t'en prie, n'insiste pas... J'aurais l'impression

.....

— Parle, je t'en conjure, parle....

— Tu ne m'en voudras pas, Marcel, c'est promis?

— C'est promis, Claude.

— J'aurais l'impression... que tu voles ce qui ne t'appartient pas... que tu prends ce à quoi tu n'as pas droit... Vois-tu, j'ai voulu t'accompagner dans la mesure où je me suis rendu compte que cela pouvait te donner de la joie, en me permettant de ne plus penser, de ne plus souffrir... Eh bien si c'est un léger échec pour toi, c'en est un monumental pour moi... ainsi qu'une importante leçon, d'ailleurs. Alors voilà, si tu veux bien m'offrir l'hospitalité jusqu'à demain matin, je t'en serai reconnaissant... Sinon... enfin, si je t'ai peiné d'une façon ou d'une autre, ou si tu ne te sens pas le courage de rester sage à mes côtés, de dormir avec sérénité sans le moindre geste de convoitise, je prendrai un taxi et rentrerai chez moi.

— Reste, Claude, reste... Je crois t'avoir compris.

— Merci, Marcel. Bonne nuit.

— Bonne nuit, mon grand garçon...

Pouvais-je lui dire que ce *L u i* dont je lui ai parlé toute la nuit s'appelle Pierre, que ce *L u i* a toute la nostalgie des chagrins humains dans ses grands yeux de gazelle, toute la finesse des poèmes de *V e r l a i n e* dans ses longues mains blanches, toutes les harmonies célestes des orgues de la Cathédrale au soir de la messe de minuit dans sa voix qui chante lorsqu'elle parle et qui vibre quand elle se tait, que ce *L u i*, ce Pierre, a gardé l'empreinte sur tout son jeune corps d'éphèbe, des innombrables baisers passionnés, des innombrables caresses hardies que je ne prodiguerai plus jamais à personne d'autre, qu'il faut laisser à César ce qui est à César, à Pierre ce qui est à Pierre, à *L u i* ce qui n'est qu'à *L u i*... ?

Non, je ne pouvais rien lui confier de tout cela, à ce Marcel lourd de concupiscence inassouvie qui n'aurait rien compris de mes secrètes sensibilités, de mes intimes tristesses.

Il a rejoint sa maison de couture à l'aube, sans rien dire, un peu navré, un peu déçu, sans plus... et moi, moi je descends dans cette rue froide que je ne connais que depuis hier soir, un peu frileux, un peu amer également.

— Taxi!... Au «Soleil Levant», au coin du faubourg Montmartre et du boulevard.

Et dans un quart d'heure environ, je boirai le café bien chaud du matin, je dégusterai les croustillants croissants de la première fournée du jour, en écoutant d'une oreille distraite, sans rêve et sans désir, la suite de l'histoire du Grand Léon, le «Mec» qui remplace le rimmel, le mec qui mate les filles, comme le philosophe tout neuf que je suis s'apprête à mater ses ennuis...